

La Mode de l'Éthique

Table-ronde avec trois conférenciers

à l'Espace Magnan – 18 janvier 2002

Avec :

Christian EMIG (Scientifique)

Directeur de Recherches au CNRS, Directeur-adjoint du Centre d'Océanographie de Marseille

Olivier ABEL (Philosophe)

Professeur de Philosophie, Faculté de Théologie protestante de Paris

Michel BERTRAND (Théologien)

Pasteur de la paroisse Marseille-Sud-Est, Eglise réformée de France

Animée par Yves MAZELIER (Journaliste)

Nota : Les conférences ont été enregistrées et dactylographiées.

L'Espace Magnan, 8 bd Magnan (paroisse Sud-Est), n'existe plus.

Christian EMIG (Scientifique)

Les modes de l'éthique en science, la mode et le mode.

Depuis trois siècles la communauté scientifique a cultivé et partagé un ensemble de qualités et de valeurs. L'essor des sciences et leur impact social a été croissant pour occuper actuellement une place très importante puisque pratiquement à tout moment nous sommes confrontés à un problème scientifique. Ce qui fait que la science contribue à élargir le champ de l'éthique en posant de nouvelles questions et aussi en reformulant des questions anciennes que l'on croyait résolues. On est ainsi amené à remettre en cause ce que nous considérons comme acquis. Le mode et la mode scientifiques ont induit la mode et le mode de la réflexion éthique afin d'ériger en fait un ensemble de barricades ou de mesures sécuritaires au cours des temps et qui aujourd'hui prennent toute leur valeur dans une société où on constate une perte de morale et une perte de repères même s'il y en a beaucoup et peut être trop, nous cherchons ces repères et nous avons des difficultés à les trouver.

Cela veut dire que l'influence de la foi religieuse face à la science a décliné et a été remplacée par une croyance en l'existence de dogmes scientifiques. Cela veut dire que le citoyen a pris petit à petit l'habitude de vouloir voir ce qu'il s'attend à voir. Cela veut dire aussi qu'il y a un préconditionnement qui n'existe pas que pour Monsieur Tout-le-Monde mais aussi auprès des scientifiques, le téléthon en est l'exemple criant actuellement.

Mode et éthique scientifiques échappent actuellement à la société et ceci malgré des origines très anciennes. Quelques exemples : Rabelais disait «Science sans conscience n'est que ruine de l'âme» Galilée «Et pourtant elle tourne» Pascal «La vérité c'est ma force. Si je la perds, je suis perdu». Pascal encore : «C'est toute la dignité de l'homme, le mérite et le devoir de l'homme de penser comme il faut. » Pasteur: «La science n'a pas de patrie ». Poincaré: «Mille indicatifs ne font pas un impératif». Albert Schweitzer: «Nous sommes dans la vérité quand nous ressentons de plus en plus profondément les conflits». «La conscience est une invention du diable.»

Pour en revenir sur le mode et la mode, l'opinion publique en 1914-18 a été très frappée par le nombre de morts lié à la technologie perfectionnée tels les gaz de combat (qui restent aujourd'hui d'actualité). En 1945 la bombe atomique et la révélation d'Auschwitz ont entraîné des tentatives de maîtrise du savoir à travers des moratoires : le traité de non prolifération des armes nucléaires en 1969, renouvelé 25 ans plus tard : si nous regardons aujourd'hui la situation entre deux pays qui possèdent l'arme nucléaire, on voit que ce moratoire n'a plus de sens. Deuxième exemple : la convention sur les armes biologiques mise en place en 1975 sous la pression de la communauté scientifique internationale : voir l'exemple récent de l'anthrax ! Le troisième exemple est le moratoire d'Asilomar sur les manipulations génétiques en 1975, qui n'a subsisté qu'un an! Revenons dans les années 50 : Nairton (?), un scientifique, avait utilisé pour définir l'ethos scientifique : le «CUDOS»: Collectif Universel, Désintéressé Original et Sceptique. Le terme de désintéressé est actuellement caduc, alors que les quatre autres restent valables.

En 1986 deux nouvelles secousses dans l'opinion publique : la catastrophe de Tchernobyl et l'affaire du sang contaminé, qui créent une profonde émotion dans l'opinion en France et qui marquent aussi un tournant tragique, une relation difficile entre la société et la science.

Dans la dernière décade, d'autres exemples : la génétique, les OGM , l'émergence ou la réémergence de maladies mortelles (SIDA, ESB encore qu'on en parle très peu pour ne pas effrayer les populations !), l'effet de serre. La science a une certaine difficulté face à une forte poussée de croissance. Suite à la mise en question de la science par la société, mais aussi par une demande de la société à la science, un mouvement éthique a été créé au sein de la communauté scientifique. Les comités d'éthique qui fleurissent un peu partout.

Mais en fait l'ensemble de l'éthique scientifique est une éthique interne au monde scientifique ; tout simplement parce que la maîtrise du savoir est une affaire d'importance dans le cheminement de l'éthique quand on s'adresse à des problèmes scientifiques. Si ce mouvement est nécessaire, il n'est pas suffisant. Mais auparavant il faut prendre conscience qu'il y a d'un côté la science et de l'autre la technique et la technologie, et on a souvent mélangé les deux choses : la plupart des problèmes sont plus souvent en rapport avec la technologie qu'avec la science. La science est la connaissance exacte, vérifiable et exprimée par des lois de valeur universelle. La technique est un ensemble de procédés méthodologiques fondés sur des connaissances scientifiques, un ensemble de procédés scientifiquement mis au point et utilisés dans l'investigation et/ou la transformation de la nature.

Si on résume schématiquement les problèmes d'éthique on peut les regrouper en deux courants (plus technologiques que scientifiques) : le courant

bioéthique (génome, sang contaminé....) et un courant écoéthique (questions nucléaires, OGM, effet de serre...).

Si on envisage d'abord le mode de l'éthique, on voit que la recherche scientifique n'est pas conditionnée par la personne du scientifique (l'un ou l'autre peut faire cette recherche). Alors que le scientifique peut prévoir les conséquences de ses actes scientifiques, il peut difficilement donner les conséquences technologiques : exemple: la recherche sur la radioactivité ne pouvait pas prévoir qu'elle déboucherait sur la bombe atomique. La responsabilité personnelle du scientifique est donc engagée ainsi que celle de la société qui donne aux chercheurs les moyens de travailler, à travers le politique...

Enfin il faut aussi prendre en compte l'évolution des connaissances scientifiques : notre vie est une augmentation permanente des connaissances. (voir les programmes scolaires et leur évolution depuis notre jeunesse!)

Être « à la mode » nous amène à une dérive du mot « éthique » : exemple le mot bioéthique qui de « biologique » s'est trouvé restreint à l'éthique médicale, au détriment de toute la partie scientifique correspondante.

Dans les sciences la mode éthique existe aussi, elle a deux origines : la technologie (microscope électronique, informatique, techniques non liées à la branche qui les met en oeuvre ultérieurement) et la mode induite par la société (téléthon).

S'il y a une mode dans les sciences, on ne peut pas dire que les scientifiques sacrifient à la mode. Le travail des scientifiques continue à passer au crible de la critique et de la réflexion l'ensemble de leur propre science : comités d'évaluation, travail sans souci d'efficacité, sans manifestation de bonnes intentions.

Mais la communauté scientifique ne peut pas se passer du regard extérieur. Il faut faire appel à la société pour que cette communauté puisse mieux se comprendre, se corriger. Voir l'adage : Si le chameau voyait sa bosse, il se romprait le cou. D'où vient le regard extérieur ? Le secteur public, (le législatif, l'exécutif et le judiciaire), le secteur économique et le tiers secteur (associations, fondations, religions). Ce regard porte sur trois volets : la maîtrise des sciences et du savoir, la déontologie du chercheur, les institutions et gouvernances. Ces volets doivent s'inscrire dans les grands principes suivants : équité, développement durable, précaution, prévoyance, retour d'expérience, débat et prise de décision.

Il peut cependant y avoir des dérives : dues au chercheur qui a une propension à l'euphorie et se croit supérieur aux autres, mais aussi au manque d'analyse de la société et des politiques ; quelques exemples l'impérialisme et le

colonialisme, auxquels je me permets d'ajouter les actions missionnaires, l'eugénisme des années 20-30, le marxisme scientifique, la science au service des fascismes, ce qui signifie que lancer l'alerte pour un scientifique, doit faire partie de l'ethos scientifique.

Mais il faut penser que l'éthique ne rétablit pas les valeurs, ni leurs principes ni leur hiérarchie. L'éthique scientifique est universelle parce que la science est universelle et c'est peut-être la seule éthique qui ait cette dimension.

La liberté de la réflexion éthique en science n'est possible que si elle est dissociée du droit dans le sens de la légalité, du juridique, mais aussi des dogmes religieux.

Comment se fait la démarche de l'éthique scientifique ? Elle se fait en trois étapes : description scientifique des faits, (non pas ce que nous voulons voir, mais ce qui est), saisie des caractéristiques de la situation, enracinement de la normativité dans les faits. Cela revient à dire que les mêmes faits ne peuvent être porteurs de valeurs différentes. Mais une seule et même valeur peut renvoyer à des états de choses dissemblables. Là nous sommes dans le paradigme (c'est à dire un groupe d'exemples standard, montrant comment une branche de la science devrait être effectuée). Ce qui amène à dire que deux paradigmes peuvent être des approches différentes d'une même question : par exemple : qu'est-ce qui justifie l'abondance d'une espèce donnée sur la terre ? Premier paradigme : peut-être est-elle régulée par un ou plusieurs facteurs pour un maintien au-dessous de la capacité du milieu de supporter cette espèce ? Deuxième paradigme : est-elle limitée par la capacité du milieu à supporter un nombre donné d'individus ? Cette réflexion peut s'appliquer à beaucoup d'espèces dans le monde. J'ajouterai que l'homme est une espèce comme les autres, et quelle que soit la question que l'on choisit et la façon dont on y répond, on ne peut pas dire qu'il n'y aura pas de l'éthique religieuse qui va se manifester. Mais sûrement pas de l'éthique scientifique.

Pour conclure, on constate actuellement que notre société tend vers l'universel, (ou plutôt les sociétés des pays riches) et en même temps les citoyens de ces pays riches tendent vers un individualisme, un égoïsme, voire un égoïsme croissants. Ce qui signifie que la réflexion éthique devient de plus en plus difficile pour les scientifiques.

Christian EMIG

© centre magnan 8 bd Magnan 13009 Marseille T.04 91 41 13 76

Olivier ABEL (Philosophe)

J'étais parti de l'idée que la mode de l'éthique, c'était fini ; apparemment je me trompe, à moins que vous ne soyez un public réfractaire aux modes ? Il est possible qu'on soit en train de mesurer actuellement que le phénomène éthique est un phénomène durable, pas simplement une mode. Il est vrai qu'on a vu le nom d'éthique donné à des produits cosmétiques.

J'ai été sollicité par période par des juristes, des médecins, des biologistes, des financiers, des politiques, des gens de l'Éducation Nationale, des journalistes, des militaires, des sociologues, des psychanalystes, des historiens et même des bibliistes. Tout cela sur l'éthique mais j'ai l'impression que ces demandes se tassent.

Il me semble qu'on a en fait un peu le tour de la question de l'éthique, et c'est le bon moment pour faire un bilan. Il me semble qu'on a fait le tour des aspects les plus inquiétants, les plus négatifs de cette mode.

Premier aspect inquiétant : cette mode est contemporaine d'une profonde dépolitisation. Les gens ne croient plus que l'on puisse changer le monde, aussi on va essayer d'aménager l'existant, le mieux possible. En même temps c'est positif d'accepter cela! On a beaucoup changé le monde durant ces dernières années ou décennies, il faut un peu arrêter de vouloir changer le monde. Il faut accepter de lever le nez de ce que nous sommes en train de faire et d'aménager ce qu'on a. Dans le livre récent « La Société de Décence » «On n'arrive plus à combattre l'injustice; ce qu'il faut faire au moins, c'est une société qui n'humilie pas» ; ceci est une dimension éthique ; on ne cherche plus politiquement à supprimer les injustices, mais on veut faire en sorte de ne pas humilier. On peut dire aussi que tous ces lieux de réflexion, de trouble éthique, sont des lieux où apparaissent de nouvelles formes du politique, la forme de cercle, de débat, dans toutes les professions, toutes ces sphères d'activités dont je parlais tout à l'heure, il y a des débats. On peut dire que c'est la nouvelle figure du politique qui est en train d'apparaître : la forme du débat, la forme d'équipe qui se constituent, pour retourner ensuite à l'action.

L'éthique ce n'est pas seulement un bavardage sur les choses, sans que ça

ne change rien à nos vies. Le but, c'est que nous revenions de la réflexion éthique en changeant quelque chose, dans nos actions et nos habitudes. Cette dimension de dépolitisation est certes importante, mais ce n'est pas le plus grave.

Un aspect plus ennuyeux dans cette mode de l'éthique, c'est la juridicisation de la morale. Comme si la morale envahissait tout, sous la figure des devoirs, des droits, d'un vocabulaire juridique. On va devoir réapprendre à bien distinguer la morale et le droit.

La morale n'est pas forcément faite pour aller dans des lois. Même métaphoriquement, il ne faut pas parler trop vite des devoirs et des droits. J'ai le droit de, je veux choisir... Il ne faut pas parler en termes de droits. La différence entre les règles juridiques et morales, c'est que les règles morales ne peuvent pas être imposées. Elles sont indissociables de la réception qu'en fait celui qui écoute le discours moral, il est libre de ne pas l'adopter. En ce qui concerne les règles juridiques, il peut aussi les transgresser, mais c'est une transgression, il peut être puni.

En matière de morale il n'y a pas de punition, la morale est une parole « résistible ». Dire que la morale est toujours résistible, discutable, est toujours important.

Plus inquiétant dans cette mode de l'éthique et de la moralisation: la moralisation s'oppose à l'immoralité. Le problème, ce n'est pas tellement le problème de l'immoralité, de la perte des repères, (finalement on a plutôt trop de repères, c'est pour ça qu'on est perdu !), c'est plutôt celui de la « démoralisation », plutôt que celui de l'immortalité. Il faut essayer de comprendre cette démoralisation, la regarder en face pour la combattre, la comprendre, l'honorer (il faut honorer ce que l'on combat), pour ne pas la combattre « au rabais ». Il faut accepter, regarder en face cette démoralisation. Il y a démoralisation parce que notre visée du bien commun et du bien de chacun, parce que les normes, les règles communes sont troublées ; c'est un moment de désorientation.

Une distinction entre la visée et les règles : philosophiquement, il y aurait d'autres distinctions entre éthique et morale. Depuis Aristote, Spinoza, l'éthique est un discours qui met l'homme face au bien, au désir du bien ; la visée est une orientation vers ce qui est bon. L'éthique est toujours dans ce sens-là théologique, elle vise une finalité, un but dans l'ordre du bien, du bon. La morale ne cherche pas le bien, elle établit des règles, des normes qui empêchent le mal, qui veulent ne pas faire le mal, ou au moins qui veulent faire le moins de mal possible. Ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fasse, c'est de la morale ; ça ne nomme pas le bien, ça établit une règle. Paul Ricoeur dit que la violence, c'est de laisser l'autre sans contre-pouvoir contre soi: c'est aussi de la morale. C'est un commentaire des règles,

qui sont dans l'ordre du devoir. Cette attitude a été beau- coup élaborée par les philosophes comme Kant. Cette distinction entre éthique et morale n'est pas absolue, on peut avoir d'autres distinctions, mais c'est dans cette acception que j'en parlerai.

Actuellement nous sommes dans un trouble profond, face aux règles et face aux visées, parce que nous oscillons entre un excès d'espoir et un excès de peur. Après un siècle de grands espoirs, nous avons peut être trop peur actuellement. Ce qui émerge, c'est un sentiment de fragilité. Nous avons cru que la nature était solide, inépuisable, et que la technoscience nous apportait une croissance infinie. Le monde s'est reconstruit sur cet optimisme après la dernière guerre mondiale. Maintenant, nous sommes consternés, nous savons que la nature, environnement vivable, est vulnérable, épui- sable et peut être gravement et définitivement polluée, déséquilibrée dans ses rythmes, bref qu'elle est fragile, qu'elle est entre nos mains, et nous en sommes responsables devant le tribunal des géné- rations à venir. Cela peut être un élément de démoralisation.

La connaissance scientifique, dans sa sympathique sobriété a pu exercer l'esprit critique qu'ont toutes les superstitions. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas, elle est devenue une rationalité instrum- entale qui laisse pousser devant elle une conception complètement « gadgétisée» de la religion, une conception magique, diabolique, une conception dans laquelle il n'y a plus de place pour la pluralité des religions. Les religions se développent alors dans ce qu'elles ont de plus superstitieux, de plus superficiel. Allons plus loin, le grand combat, plutôt réussi, de la mod- ernité contre les grands malheurs naturels (famines, maladies, catastrophes...) semble n'avoir fait qu'aggraver la puissance des moyens d'infliger des malheurs artificiels plus terrifiants que jamais, guerres, injustices... il y a une sorte de retournement du résultat de nos meilleures intentions.

Il en est de même pour la fragilité des sujets : on croyait que les individus étaient solides, qu'on allait pouvoir fonder la morale sur la responsabilité, sur la capacité des individus à passer des contrats. On découvre que la responsabilité individuelle repose sur des sujets très fragiles, vulnérables, qui s'effon- drent d'autant plus dans la dépression qu'on a mis trop de choses sur leurs épaules. Il y a des limites à la responsabilité, dans certains malheurs nous ne pouvons plus être responsables ; on ne peut pas être responsable de tout. Un exemple : on a voulu fonder le couple sur la sincérité, la libre conjugalité ; cette discipline de la sincérité (à laquelle je tiens beaucoup) s'est finalement révélée assez féroce, avec une authenticité purement narcissique de chacun, dans une terrible solitude de chacun. On voit que les adultes majeurs et consentants ne sont dans l'amour que des enfants. Chaque élément de notre morale dominante a été prise comme à contre pied. Le pire, c'est que nous en sommes venus à détester ce que nous souhaitons le plus, ce qui nous semblait la liberté, l'émancipation à quoi nous avons tellement

sacrifié ; en même temps nous redoutons un retour à un certain ordre moral, à une situation sans tolérance, sans libéralisme, sans liberté des mœurs. On est vraiment « dans la panade »!

L'inquiétude écologique planétaire rencontre l'inquiétude biologique sur le statut des humains dans quelque chose qui me semble assez grave et que j'appellerai la tentation gnostique. Il est possible que l'humanité soit actuellement en train de faire comme si elle allait un jour quitter la terre, perçue comme une prison : c'est ça la gnose, une vieille religion qui a dominé une partie de l'Antiquité, et qui réapparaît régulièrement ; on peut se demander si elle n'est pas actuellement compagne du gaspillage de la technique. Le gaspillage des hydrocarbures par exemple, (qui ont mis des millions d'années à s'accumuler), peut être vécu comme une façon de larguer les amarres, de brûler ses vaisseaux. Les recherches sur la procréation assistée, le clonage, le remodelage de la différence sexuelle, même s'ils peuvent paraître parfois légitimes, pourraient être une façon de nous libérer du fait de naître, de notre condition de mortels. La révolte contre la condition humaine et contre un monde considéré comme foutu, un monde mauvais (c'est ça la gnose, le monde n'est pas digne d'être aimé), n'est pas précisément raisonnable, scientifique. Le développement technique est une question trop grave pour la vie, pour l'humanité pour qu'on puisse le laisser aux mains des seuls techniciens du développement scientifique ou économique ou aux techniciens du développement politique.

De plus, autrefois on ne pouvait agir que sur des choses proches ; maintenant la moindre action porte en elle la possibilité d'un malheur général. Par exemple: la diffusion accidentelle d'un microbe dangereux cultivé dans un laboratoire. Donc la technique, qui s'est mélangée avec l'économie, fait que nous pouvons agir sur des généralités : nous pouvons ainsi déséquilibrer l'écosystème de la Méditerranée.

Chaque fois nous sommes amenés à une sorte de fuite en avant qui nous fait supposer qu'il y a une solution technique à tous les problèmes. Croire qu'il y a une réponse à toutes les questions est le grand problème de l'éthique aujourd'hui. Alors que peut-être l'éthique commence quand on accepte qu'il faut vivre avec les questions, accepter de penser qu'il n'y aura pas de réponse aux questions. On ne peut pas continuer à courir en avant pour chercher ces réponses. La plus préventive des sociétés ne peut empêcher que nous vivions dangereusement en haut d'échasses techniques qui nous mettent loin de la terre : d'où un risque de chute de très haut.

Il faut rappeler l'espace entre l'histoire technique dont les progrès sont cumulatifs et l'histoire morale, l'histoire des cultures, dont les effets ne sont pas cumulatifs : les vraies inventions morales sont à recommencer à chaque génération : par exemple : l'amour se réapprend, se réinvente à chaque génération, pour chaque individu. Il en est de même pour la culture, pour la

société politique. Parce qu'il y a la mort et la naissance.

Actuellement on observe une oscillation entre une demande très forte de règles éthiques devant cette situation de panique (sans doute excessive : la peur peut être bonne conseillère, mais aussi elle peut limiter les possibilités de réaction, de se sauver ; elle demande une morale solide, cohérente, qui répond à toutes les questions dans un monde qui part à vau-l'eau), et le sentiment que dans cette société, la morale est morcelée (morale du travail, de la famille, de la médecine, de la science....) ; à travers ces tranches de morale, la cohérence de la vie de chacun disparaît ; face à la complexité des problèmes dans tous les domaines, au développement des techniques, et dans tous les aspects de notre vie, on croit qu'il y a besoin de morale, mais seulement dans certains cas, le monde du travail ou des loisirs par exemple.

Il faut donc penser éthiquement pour chaque moment de la vie, pour chaque âge de la vie, chaque sphère d'activité, pour chaque acte... sans s'embarrasser de morale générale qui a tendance à répondre avant la question. Il faut entrer très loin dans le questionnement, dans la complexité du métier de journaliste ou de médecin ou de biologiste, ou du politique, pour voir où se posent les vraies questions. Si on est troublé, démoralisé, c'est souvent parce qu'on a cherché à répondre d'avance. Dans l'obscurité des questions, il ne faut pas chercher à répondre d'avance par des principes généraux plus ou moins adaptés.

La suite de mon propos ne porte ni sur la morale ni sur l'éthique mais plutôt sur la sagesse pratique. Longtemps, j'ai cru que la morale pouvait suffire, une morale un peu sobre, à la façon de Kant (on est chacun responsable). Je me suis rendu compte que ce n'était pas ainsi. D'abord les gens ont des peurs, des désirs, de l'imaginaire, et il faut faire avec cela. Il y a des points auxquels on peut tenir beaucoup, sans savoir les argumenter. La morale n'est pas faite que de choses que l'on peut discuter, argumenter. Certains éléments sont des points de conviction d'émotion, de l'ordre de l'imaginaire. Et pourtant ces points, que l'on ne peut pas expliciter, argumenter, ont leur place. La morale n'est pas qu'une affaire de droit, de devoir, d'arguments, de règles.

Pour parler de la morale, il faut élargir la gamme des mots, des genres littéraires, capables de porter ensemble le souci de la morale. Dans le texte biblique, il y a la loi, la Torah ; mais il y a aussi les Psaumes, des récits, des paraboles, des apocalypses. Peut-être y a-t-il plus d'éthique dans un psaume, dans un hymne, que dans une norme morale. Il est très difficile d'avoir une morale qui réponde à toutes les questions. En même temps il faudrait que la morale soit enracinée dans les mœurs réelles, dans les mémoires, le vécu, dans le désir du bon. Et en même temps il faudrait que la morale donne des règles qui soient universalisables, réciproques, valables pour tout le monde (ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse) et qui ne soient liées à une identité.

On voudrait aussi qu'une morale soit quelque chose de praticable, réalisable dans la vie quotidienne. Certaines morales dans l'obscurité singulière des situations seront universalisables mais peu praticables, et réciproquement.

Les différentes morales que nous rencontrons doivent accepter qu'elles ne peuvent avoir d'effets vertueux que si elles acceptent d'avoir des effets pervers. Toute morale a des effets pervers. La morale de l'entreprise a de très bons effets dans l'entreprise, mais elle pourrait avoir des effets pervers si elle prétendait être la morale de l'ensemble de la société. Une morale qui refuse d'avoir des effets pervers est une « morale immorale » et elle est démoralisante pour les autres.

Pour vivre en société, nous avons besoin du débat des différentes morales. Pour le philosophe, c'est le point sur lequel il s'arrête, les autres pourront peut-être aller plus loin.

Olivier ABEL

© centre magnan 8 bd Magnan 13009 Marseille T.04 91 41 13 76

Michel BERTRAND (Théologien)

On ne donne pas la parole en dernier au théologien, au pasteur que je suis avec l'espoir que l'église une fois de plus aurait le dernier mot. Il y a longtemps que nous sommes vaccinés contre ce type de tentation.

Nous sommes tous d'accord pour nous demander si l'éthique est toujours à la mode. L'éthique est mise à toutes les sauces. Récemment le ministre de l'Éducation Nationale disait à la radio que l'éthique serait au centre de la prochaine campagne électorale. L'éthique est présente partout, dans la politique, l'économie, mais aussi toutes les données de la science, avec chaque jour des éléments nouveaux : l'arrêt Perruche, le clonage, l'utilisation des embryons surnuméraires, la famille, la conjugalité, la parentalité, l'environnement, l'écologie... Cette énumération non exhaustive montre que de toutes façons, l'éthique est une dimension existentielle sur le plan personnel comme sur le plan collectif. Le sujet est donc bien choisi.

Dans mon propos, je vais développer deux parties : dans un premier temps je redirai (brièvement pour ne pas trop faire de redites !) les raisons que je vois à cette sorte de retour de l'éthique, dans un deuxième temps je me situerai plutôt comme pasteur, comme croyant pour dire l'importance de l'éthique dans

la théologie chrétienne, cette éthique ayant toujours, dans la foi, un caractère second, et j'essaierai d'expliquer pourquoi.

Première partie : les raisons de l'intérêt pour l'éthique

Le nombre des problèmes inédits auxquels nous sommes confrontés du fait des découvertes scientifiques et techniques ; nous percevons les avancées positives que cela représente pour l'humanité mais nous en percevons également les menaces pour elle. L'éthique a été comme relancée, stimulée par ces exploits des savoirs et de l'intelligence humaine. A certains égards, il y a effectivement une démoralisation, comme le disait O. Abel, et en même temps notre société ne se laisse pas tant que cela entraîner dans l'euphorie de la science, par une sorte d'ivresse du progrès. Je suis assez admiratif de voir combien d'hommes et de femmes dans notre société font un travail de régulation éthique par rapport à toutes les questions posées par les avancées de la science. Pour les scientifiques, l'éthique n'est plus une question subsidiaire, elle est bien une question qui revient sur le devant de la scène, au débat avec les questions biologiques et médicales, mais dans les autres domaines aussi : Testard, qui se situe comme agnostique, demandait un moratoire pour « se donner le temps de réfléchir ». Cette réflexion éthique doit s'effectuer aujourd'hui sur des espaces pratiquement vides d'expériences, de lois, de jugements . Nous avons à la fois le sentiment qu'il faut aller très vite dans la réflexion éthique pour apporter des repères, et en même temps nous sentons qu'il ne faut pas se laisser emporter dans l'urgence que voudrait nous dicter les attentes des pouvoirs publics, les impatiences de l'opinion, les poussées émotionnelles des médias. C'est pourquoi je salue l'importance de soirées comme celle-ci où nous prenons le temps de prendre la mesure de la complexité des problèmes et de pointer les enjeux.

Une deuxième raison au regain d'intérêt pour l'éthique, c'est que nous devons affronter ces défis dans un contexte d'effritement des repères traditionnels et de multiplication des nouveaux repères. Le 20^e siècle a vu la fin des grands systèmes interprétatifs qui permettaient de comprendre l'histoire et la réalité. On constate une multiplication, une pluralisation, et en même temps, un effondrement des valeurs, des significations, un affaissement des convictions collectives, un éclatement du sens, une perte de la visée commune. Nous percevons aujourd'hui la vulnérabilité de ce monde, des hommes et des femmes de ce temps, surtout les plus fragiles, qui ont de plus en plus de mal à se situer dans un monde où tout bouge, évolue très vite et se complexifie. Le renouveau de l'éthique peut être entendu, (et peut être d'abord), comme une réponse à une détresse dans le présent, et à une peur devant l'avenir.

Certains se demandent si ce retour de l'éthique n'est pas en même temps le fruit d'un effondrement du politique, et peut-être un retour sur le devant de la

scène publique du religieux, du spirituel. En effet nous sommes dans une société sécularisée, en France radicalement laïcisée, qui a expulsé le spirituel et le religieux de la vie publique pour le reléguer dans la sphère privée, la sphère individuelle, la pure intériorité. Du coup, on a le sentiment qu'on arrive peut-être dans un temps où il y a un vide du sens et une quête d'espérance qui demande à s'assouvir. Ce retour de l'éthique pourrait être une quête de sens qui pourrait s'apparenter (c'est ce que pensent certains sociologues des religions) à une sorte de retour du religieux sur le devant de la scène sociale. Cela veut dire que cette quête éthique va interroger notre compréhension de la laïcité. C'est peut être parce que notre laïcité a bougé que ce retour de l'éthique sur la place publique peut à nouveau se produire. Petit à petit nous avons abandonné ce caractère conflictuel de la laïcité française qui avait tendance à expulser le religieux, le spirituel. Tout à coup émerge ce que certains appellent l'espace public, un lieu où peuvent se confronter des convictions différentes et en même temps se construire des convictions communes. Cet espace public ce n'est pas seulement l'espace privé, mais c'est aussi l'espace politique, ce sont les maisons de quartiers, les associations, les institutions, les réseaux de communication, ce sont des espaces où des gens d'horizons divers peuvent apporter leur contribution à cette éthique du dialogue sur laquelle O. Abel terminait son intervention. Pour que chacun puisse exprimer ses propres convictions et en même temps les apporter pour construire des valeurs qui vont être les valeurs de tous et en quelque sorte restituer, reconstruire, reconstituer une visée commune dans notre société.

Cela veut donc dire que face à cette mode de l'éthique les églises et les religions n'ont pas à se dérober. Elles ont à prendre leur place non pas pour imposer mais pour proposer sans prétention ni timidité ce qu'elles croient; c'est à dire exprimer ce qu'elles croient, mais sans prétendre à apporter une réponse à tout, des solutions à tous; leur parole, qui est de l'ordre de la proposition, ne saurait jamais se présenter comme étant hégémonique, autoritaire, voire infaillible.

En disant cela je pointe que ce retour de l'éthique n'est pas sans risque. Le terme de mode introduit dans le titre de cette soirée traduit déjà comme un soupçon, on se méfie des modes : on risque de devenir des «toqués de l'éthique » pour qui l'éthique devient un tic, sans persévérance, sans consistance, sans épaisseur. Cet engouement éthique peut être porteur de plusieurs pièges: d'abord celui de réduire la foi chrétienne à une morale, voire à un moralisme culpabilisateur. Même si nous pouvons éviter le piège en distinguant la morale et l'éthique comme l'a proposé O. Abel, (sans abuser de cette distinction et dire : la morale qui nous impose, on n'en veut pas, c'est indigne, mais l'éthique qui nous dit ce vers quoi il faut que nous avancions, c'est très bien...) Attention : sous couvert du retour de l'éthique, la morale, voire l'ordre moral peut revenir au galop ! D'autant qu'en période d'incertitude où nous vivons, plus les gens sont fragilisés, plus ils ont besoin de réponses

toutes faites et donc ils ont tendance à aller vers des morales un peu rigides et un peu claires qui les dispenseront de penser et leur diront : voilà ce qu'il faut faire, ce qui est bien ce qui est mal, ce qui est défendu. Le sociologue protestant JP Willaime dit: «Dans un monde qui doute et dont les repères éthiques deviennent problématiques, un crédit social est accordé à celui qui contre vents et marées maintient un discours de certitude et indique clairement les interdits. On applaudit les nonciateurs de la norme et la norme elle-même, en sachant qu'on ne l'appliquera pas». Peu importe qu'on l'applique ou non, il faut que la norme soit rappelée.

De ce point de vue là les prises de position protestantes qui renvoient toujours à la liberté, la responsabilité, qui généralement posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses, ne sont pas socialement très productives. On s'intéresse plutôt (et mes propos n'ont rien de polémique), aux positions du Pape, qui, du fait de leur caractère tranché et péremptoire, plaisent à beaucoup, y compris aux jeunes, même s'ils ne s'y conforment pas. La société a besoin que quelqu'un rappelle la norme, même si à l'échelon individuel, on n'habite pas ces convictions. C'est à ce énième besoin de règles intangibles que s'alimente le souci de légiférer à tout prix, d'inscrire ainsi de façon certaine et intangible l'éthique dans le droit. J'émetts une certaine réserve à cette tentation de légiférer, mais sans prôner une sorte de laxisme juridique qui favorise souvent les puissants, les intérêts financiers, économiques, idéologiques...

Le droit est indispensable dans la fonction essentielle de protéger les plus faibles. Et c'est pourquoi il faut qu'il y ait un droit. Mais l'exigence éthique ne saurait jamais être contenue dans les règles, le droit, les lois qu'elle se donne. Le droit n'est pas le tout de l'éthique, parfois même au contraire la multiplication des lois peut engourdir la conscience, la responsabilité de chacun au bénéfice d'une obéissance aveugle. Le philosophe Alain disait: «Pilate se lave les mains parce qu'il a suivi la règle » L'excès de lois endort la conscience : pour cette raison le Conseil National d'Ethique a toujours recommandé de ne pas trop légiférer. Car la tentation est particulièrement grande dans les situations d'incertitude de demander à la justice de tout dire, où est le bien, où est le mal. En partant de l'éthique, en passant par la morale, la juridicisation de la société, on arrive maintenant à la judiciarisation de la société, ce qui nous vient des États Unis : dès lors que je me sens victime, que je suis assuré de mon bon droit, je me tourne vers la justice pour réclamer mon dû. Pascal Brnckner : « On veut tout et son contraire, que cette société nous protège sans rien nous interdire, qu'elle nous couve sans nous contraindre, nous assiste sans nous importuner, bref qu'elle soit là pour nous sans que nous soyons là pour elle». A mon avis il y a là un des grands enjeux de la question éthique aujourd'hui.

Dans mon deuxième point je dirai l'importance de l'éthique chrétienne et son caractère second, importance de l'éthique chrétienne, en tous cas si on se

situé dans une perspective protestante réformée. En effet dans le protestantisme aujourd'hui, il arrive que l'on insiste tellement sur l'amour premier de Dieu, la grâce, sur le fait que Dieu aime chacun, qu'il nous libère, qu'il nous pardonne, qu'il nous accepte tels que nous sommes en dehors de nos réussites, de nos performances, de nos échecs, que nous en oublions les changements que cet amour de Dieu implique dans nos vies; comme si le fait d'être aimé par Dieu inconditionnellement nous dispensait d'en poser les signes concrets sur le plan de notre vie individuelle, familiale, de notre engagement social, et aussi, pour les réformateurs, de notre engagement politique, de notre engagement dans la cité. Or cet amour de Dieu, pour les réformateurs, et notamment pour Calvin, ne saurait jamais rester sans réponse ; et c'est cette réponse du croyant à l'amour premier de Dieu qui, pour les protestants, constitue ce que l'on appelle le moment de l'éthique. Ainsi pour le protestant réformé, si l'éthique est seconde, réponse à l'amour de Dieu, elle n'est pas pour autant secondaire. Elle est bien au contraire réponse à cet amour, chemin de notre obéissance au cœur du monde, témoignage public rendu à l'oeuvre du Christ en nous.

Ainsi, l'éthique, pour le chrétien, offre à notre foi sa cohérence, sa crédibilité dans l'histoire. Parce que je suis aimé de Dieu, parce que je suis au bénéfice de sa fidélité, je ne peux pas désormais vivre comme s'il ne m'avait jamais rencontré et comme s'il ne continuait pas à me parler à travers les écritures bibliques. Si la grâce de Dieu, l'amour de Dieu est un don, elle est aussi une exigence pour nos vies. On pourrait résumer une sorte de paradoxe de l'éthique protestante par laquelle, dans la foi, tout est donné par Dieu à l'homme ; tout est donné, et en même temps, tout est à faire. Pour que ce don de Dieu produise des signes et des fruits dans nos vies mais aussi à travers nos comportements, nos engagements éthiques, notre service dans la société. C'est en cela que l'éthique protestante essaie modestement d'être une éthique de la responsabilité, c'est à dire étymologiquement, une éthique de la réponse à la parole de Dieu. Être responsable c'est répondre à , répondre de, c'est prendre sa place dans un réseau de parole et de relation pour répondre de manière à la fois solitaire, responsable devant Dieu et en même temps solidaire parce que je ne suis pas seul, pour répondre à cette parole d'un Autre. C'est dire que si l'éthique est importante, elle est pour le croyant protestant, subordonnée toujours à l'essentiel qui la fonde et qui lui donne sens, à savoir la parole d'amour de Dieu qu'il lui adresse et qu'il entend dans les écrits bibliques.

C'est pourquoi nous ne saurions, comme chrétiens, comme pasteurs, comme théologiens, comme responsables d'église, nous en tenir au seul registre éthique. Il nous faut donc résister à cette mode de l'éthique, d'autant plus que nous sentons bien que cette attente éthique est tellement forte vis à vis des églises : dites-nous ce que vous pensez, dites-nous ce qu'il faut faire... cela nous flatte ; comme pour les hommes de Babel, cela nous permet de nous faire un nom dans la société, de retrouver une influence que la laïcité nous

aurait, selon certains, fait perdre ; donc il nous faut résister à cette attente, à cette pression qui nous est imposée. Il nous faut être attentifs à ne pas nous ériger en église, sorte de magistère éthique qui dirait au monde entier ce qu'il faut penser, croire et faire ; ou prendre à bon compte la posture du prophète, cela pourrait être facile de dire : voilà ce qu'il faudrait faire ; ou pire encore à celle du donneur de leçons à ceux qui sont engagés dans les problèmes douloureux que nous voyons seulement à distance. Nous pouvons en parler à notre aise, mais quand les scientifiques par exemple sont confrontés à ces situations difficiles, il faut bien que dans le moment ils essayent d'apporter des réponses.

Donc être attentifs à ne pas trop vite répondre à cette tentation, à cette perche qui nous est tendue pour exercer une sorte de magistère éthique alors même que nous affirmons que, dans ce domaine, chaque croyant se détermine en conscience de manière libre et responsable à l'écoute de la seule parole de Dieu. En effet à l'intérieur de la foi chrétienne, se dessine une conception de l'humain où celui-ci ne se définit pas seulement comme une réalité substantielle, matérielle, organique ; à la question « qu'est ce que l'homme ? » un article d'Atlan disait : on ne peut plus définir l'homme comme un élément naturel essentialiste, à partir de ses évolutions. L'humanité est autre chose, ailleurs.

Pour le croyant, ce qui fonde l'humanité c'est cette parole d'amour de Dieu qu'il adresse à chacun. Appelé par lui, l'être humain, en entendant cette parole et en recevant son identité d'un autre, renonce du coup à trouver en lui-même son propre fondement. Le seul fait de dire je reçois mon bonheur, mon identité, le sens de ma vie d'un autre, cela veut dire que je fais mon deuil à tout jamais de toute forme d'absolutisation de mes convictions humaines, de mes pouvoirs, de mes savoirs éthiques.

C'est pourquoi il me semble que les prises de position des églises, en tout cas des protestants, dans les débats de la société devraient toujours se situer, chaque fois que cela est possible, plutôt en amont de l'éthique, du côté du fondement théologique qui fonde l'éthique, c'est à dire du côté de la parole de Dieu. Il nous appartient de maintenir toujours ouverte dans ce débat et au coeur de la culture, la question de Dieu, quelle que soit la réponse que chacun lui donne. Mais il faut maintenir ouverte au coeur de la culture la question de Dieu et, quand on est croyant, confesser sa présence dans nos vies. Si on n'ouvre pas à cet autre, à cet ailleurs possible (et mêmes les agnostiques aujourd'hui, nous disent l'importance de la transcendance, c'est à dire le fait de renvoyer à autre chose, à un ailleurs), c'est le retour à un univers clos celui de la toute puissance.

Cela veut dire que nous n'avons pas à livrer des réponses toutes faites mais déjà à bien poser les questions, à signaler les enjeux et notamment à être particulièrement vigilants à ce que la Bible dénonce comme tentation idolâtre

(quand des certitudes, des vérités, des pouvoirs humains sont posés comme absolus, incontestables, lorsqu'on sacralise la science, le scientisme, le marxisme scientifique ou plus banalement dans nos cités quand on sacralise la race). Nous pensons parfois trouver en nous le dernier mot, et l'ultime réponse.

Je pense, dans le champ éthique, bioéthique, aux lois discutées en ce moment au parlement pour tenter de baliser le chemin au coeur de demandes tellement contradictoires ; quand on vient solliciter l'enfant qui se refuse ou refuser l'enfant qui s'annonce, quand on vient réclamer un enfant sans le secours d'un homme vivant ou avec le concours d'un homme mort, quand on veut l'enfant sans le porter, quand on veut le porter sans le garder, quand on exige une descendance sans défaut, conforme à son désir ou reproduite à l'identique, ou encore quand on demande d'abrégé une vie qui ne serait plus digne d'être vécue, quand on s'acharne à suspendre une mort par un pur artifice, comment pourrions-nous devant la complexité de telles questions et en même temps le poids de souffrance dont elles sont lestées, nous contenter d'entrer dans une logique du permis et du défendu, alors que ce qui est ici enjeu, pour le croyant, c'est bien d'essayer de rendre compte de sa conception de l'humain dans la lumière de l'Évangile, de la parole de Dieu ; ce qui, j'en conviens, est une tâche autrement plus ardue que de prescrire une morale. Notre conception de l'humain s'enracine toujours dans cette Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu qui nous fonde et nous précède. C'est cette parole d'amour de Dieu qui précisément permet au croyant d'oser des propositions et de risquer, parfois de balbutier des réponses.

On peut se demander en effet si parfois, dans le protestantisme, à force d'insister sur la responsabilité individuelle, nous n'en oublions pas l'amour de Dieu, cette grâce de Dieu qui nous porte tels que nous sommes; oubli qui, vous en conviendrez, serait un comble pour des protestants. Et pourtant n'y a-t-il pas parfois dans le protestantisme un discours sur la responsabilité infinie, que nous essayons parfois d'inculquer à nos enfants, qui peut conduire à des formes de découragement, d'épuisement, de culpabilité même, devant l'obligation d'avoir toujours à tout assumer, tout faire, tout décider ? Chacun est renvoyé à lui même, à sa conscience, dans une quête permanente de réponses à inventer, accablé souvent par le nombre et la complexité des problèmes, par le poids des souffrances à porter. Tous et toujours responsables, responsables de tout et donc très vite coupables.

Ne faut-il pas alors résister à cette tentation d'hommes et de femmes toujours parfaitement à la hauteur des attentes, des sollicitations, à cette tentation écrasante de croire que nous pourrions apporter réponse à tout par nos réflexions éthiques, théologiques, voire par nos délibérations et décisions synodales. J'aimerais, face à cette mode de l'éthique qui nous sollicite et nous presse, que nous puissions parfois dire : je ne sais pas, je ne comprends pas et c'est d'autant plus difficile que nous vivons dans un monde de performances

et d'efficacité, qui est habité par l'illusion que tout problème doit nécessairement avoir une solution. Je crois au contraire qu'il n'y a de réflexion éthique mais aussi d'action renouvelante que si elle est enracinée dans une spiritualité qui reconnaît devant Dieu notre fragilité, notre finitude et nos limites. Cessant alors de parler de Dieu, nous pouvons alors lui parler, lui poser nos questions, nos réponses, nos suffisances et nos insuffisances. Finalement l'éthique chrétienne et protestante en particulier ne doit jamais oublier qu'elle n'est qu'une éthique à la grâce de Dieu parce que nous savons bien que l'ultime ne nous appartient pas. Nous mesurons en effet chaque jour devant l'émerveillement de la vie, comme devant le scandale de la mort, comme devant le malheur insupportable, qu'il n'y a pas de réponse ni de savoir qui tiennent. Seule demeure fermement cette parole de confiance, cette parole d'amour de Dieu, qui sans cesse nous rappelle, qu'avant d'avoir à tout choisir, nous avons été choisis.

Michel Bertrand

© Centre Magnan, 8 Bd Magnan 13009 Marseille Tél 04 91 41 13 76